

La Mariée mise à nu... (par les Célibataires)

1

Juillet caniculaire.
Soleil frappe.
Soleil frappe.
Sur les coups de midi, Soleil frappe.
La ville hurle... Sirènes du premier mercredi.
Soleil cogne.
Soleil hurle, placardé sur fond de ciel pur – tel une affiche cosmique proclamant l'ouverture d'une rétrospective *Van Gogh*.

Soleil cogne.
La ville souffre. Piège infernal refermé sur Paris. Avec les gaz d'échappement et les odeurs de soufre. Les toits en zinc chauffé à blanc et les chambres ardentes. Couloirs mortifères. Cabinets de tortures, empestés par des relents d'égouts.
Plaques d'asphaltes incandescents, pavés couleur cendre.

Entre les quais saigne la Seine ; le sang bouillonne.

Le Soleil persécute la cité des hommes.

L'air brûle. Supplie les poumons comme plomb fondu.
Piétons harassés s'écoulent, flots languissants.
Piétons ni morts ni vifs se croisent, défilent sur les trottoirs, hagards et ralenti, longent sans leur accorder un regard les panneaux criards et les devantures coruscantes du commerce.
Dans les vitrines, Soleil éclate. Les yeux des passants, comme pelotes d'épingles, sont hérissés de lumières.
Piétons aveuglés se frôlent et s'ignorent.

Un oiseau par-dessus les toits...
Épervier ou faucon crécerelle ; ultime oiseau volant encore en ce jour de fin des temps.

Solitaire, égaré, il crie ; ses appels stridents strient l'espace dévasté.
Plus haut dans le ciel, un ovni de forme oblongue traversant du nord au sud croise la trajectoire de l'oiseau ; l'objet qui flambe traîne derrière lui une longue queue de flammes et de fumées noires.

Progressant avec peine, le petit rapace suit le tracé des boulevards, survole les immeubles sans se permettre un détour, va droit jusqu'à un building de verre et d'acier qui émerge de la marée haussmannienne, un paquebot dont la proue en façade fend les vagues de pierres.

L'Hôtel des Ventes.

Parvenu à ce point, l'oiseau décrit des cercles réguliers autour d'un axe que lui seul peut comprendre, une flèche fictive plantée au sommet du bâtiment.

Il tournoie, tournoie longtemps... Tout à coup il fond en piqué, résolu à une attaque kamikaze contre la couverture de métal qui protège l'Hôtel... Près de toucher au but, il renonce in extremis à ce type de mort et freine, pattes griffues, crispées, tendues sous lui.

Repart en trajectoire verticale dans la direction de l'astre solaire.

Monte d'un trait. Monte.

Oiseau affolé. Monte. Pousse un hurlement. Prend feu. Flambe. Devient noir et fumant.

Volatile rôti, retombe sans fioriture, happé avidement par l'attraction terrestre.

Il s'écrase, carbonisé, à l'angle des trottoirs, devant les trois marches de marbre gris qui permettent l'accès au seuil du palais.

L'Hôtel des Ventes.

Salle n°4, à l'intérieur une clim implacable renverse la situation, invente un îlot de banquise au cœur de la fournaise. Choc thermique. Dès l'entrée, un poing de glace cueille le visiteur, lui appliquant des uppercuts sauvages en pleine face et au plexus. La victime encaisse, souffle coupé, buste cassé en deux. Sonnée. Choc thermique.

À peine couverts d'un ou deux linges fins – pantalons arachnéens, chemisettes de lin translucide, les pieds nus – les malheureux arrivés de bonne heure, trop soucieux d'être les mieux lotis, grelottent à fendre l'âme. Castagnettant des genoux, ils sont prostrés, rétrécis, recroquevillés sur les chaises de velours. Sièges plus frisquets que congères... Dents cliquètent. Peaux bleuissent.

La première vente n'allumera ses feux que dans une heure ; ils gèlent pour l'avantage d'une place de premier choix.

Au-dehors, à deux cents mètres environ en remontant vers le nord, attablé sous la marquise surchauffée de la brasserie à l'enseigne du *Bœuf écarlate*, Maître Maurice de Gousse assiste, désespéré, au naufrage de son dessert : un fraisier crémeux qui vire à l'aigre en se décomposant à fond de coupelle. L'obèse étouffe, le souffle court et saccadé ; il bruite comme un morse blessé, échoué sur la rive.

Poitrine suffoquée. Cœur en détresse.

Pressé entre les coussins glutineux de la graisse, le muscle cardiaque peine à pomper. La peau ruisselle par tous ses pores, dégageant des odeurs fortes.

Moiteurs tropicales.

De la pointe d'une dent de fourchette, Maître Maurice de Gousse chipote parmi les débris épars de son déjeuner sinistré. Larmes aux paupières et vague à l'âme !... Il va donc falloir se lever et quitter la table sans être assouvi... sans pouvoir s'abandonner à la rassurante béatitude de la satiété !... On sait bien quelles peines, quelles angoisses vont s'ensuivre : sentiment d'incomplétude... et derrière la glotte rugueuse, du fond de l'estomac insatisfait remonteront à la lumière du jour, comme émergeant des ténèbres d'un cachot éventré, les remugles du temps jadis, le chapelet des déconvenues rancies, des couleuvres avalées... *Femme au rire cruel quand elle l'a vu nu... Huées des collégiens en bas et lui pétrifié sur le plongeur de la piscine... Aperçue par la porte entrebâillée, sa mère en travers du lit parental, dans un coït lubrique avec son amant... Et cætera, et cætera.* Toutes les avanies, tous les dépits à la queue-leu-leu, attachés un à un sur la ficelle de l'existence amère, tirés et ballotés dans un charivari de batterie de cuisine. Depuis l'enfance... Depuis les premiers jours du monde...

Goût de spleen fielleux sur la langue. Organes digestifs au bord des lèvres. Nauséux, l'estomac. Nauséux !... Et pour couronner le tout, Saumur-Champigny s'est coincé entre les tempes, formant une barre d'acier fixe, roide !... Douleur ! Mal-

être et douleur !... – À compter de ce jour, obéir sans faute aux voix de l'intuition quand elles nous parleront ! Elles susurraient tout à l'heure, ces voix bienveillantes : *Eaux du Puits de Dôme, jeunes rus espiègles des alpages ou des Vosges !... Non ! non ! pas le jus flambeur de la vigne torse !... Eaux vives ! Eaux vives !...*

Moiteur des tropiques.

Transpiration répugnante qui suinte entre les multiples bourrelets. Effluves aigrettes flottant autour des aisselles. Tissu de la chemise coulé sur le marécage immense de l'échine.

Sensations dégoûtantes...

Midi à quatorze heures...

Feu barbare au zénith !

Salle 4. Quittant la touffeur du trottoir, les visiteurs de plus en plus nombreux s'engouffrent dans la chambre glaciale. Stupeur et suffocations. Chaque nouvel entrant se crispe, se recroqueville, cauchemarde : agrippé par la poigne d'acier de la clim, enfoncé méchamment dans un atroce entonnoir...

Quoi qu'il en soit, la salle s'emplit rapidement. L'heure de l'ouverture des ventes approche, tous les sièges disponibles sont déjà occupés. Des appariteurs apportent quelques fauteuils supplémentaires.

Carrefour formé par la rue du Cherche-Midi et la rue du Four.

Une lampe rouge s'éteint ; une orange, puis une verte s'allument. Moteur cale. Démarreur qui geint. Moteur crachote, crisse horriblement et fume. *Shit !*

Tollé de klaxons furibards.

Le New-Yorkais ouvre la portière de sa vieille *ford-sierra*. L'automobiliste immobilisé derrière lui redouble de coups rageurs sur son avertisseur en l'interpellant par la portière : *Bouge-toi, connard !*

Perplexe face à son véhicule inanimé, l'Américain machinalement pose la main sur le capot et pousse un cri de douleur. Paume rouge vif, brûlure au second degré. Une deuxième échappée de fumée blanchâtre glisse au ras de la tôle, serpente en s'élevant en l'air avant de se diluer dans l'espace. Odeurs méphitiques de la graisse chaude et du caoutchouc roussi. – *Motherfucking piece of shit ! Son of a bitch !...*

– *Connard !...* répondent en chœur les voitures bloquées derrière la *ford*, au bord de la crise de nerfs. Tintamarre discordant d'avertisseurs, de trompes, de klaxons sur tous les tons.

La lampe verte s'éteint. Orange. Puis rouge se rallume.

Maître Maurice de Gousse se détache avec difficulté de la terrasse du *Bœuf écarlate*. À l'aide de quelques borborygmes et moulinets lents du poignet, il a signifié au serveur quelque chose dont la traduction pourrait être : *L'addition sur compte « de Gousse », comme d'habitude, s'il-vous-plaît merci...* D'un vague geste repoussant le même qui se précipitait pour le soutenir, il a fait comprendre : *C'est bon, laissez !... y arriverai seul... vais seulement à deux pas...*

Ludion ventru, il oscille d'abord tout debout entre tables et chaises écartées.

Pendant quelques secondes, l'obèse se tétanise, pris de panique... au moment de se mettre en branle... Peur !... Peur de soulever un pied... ne plus pouvoir... Peur de l'avenir !... de la minute qui suit... au moment de se mettre en branle...

Il bronche enfin, épié derrière la vitrine par le personnel de la brasserie inquiet.

– À ce point du récit, il convient de marquer une pause, le temps d’apprécier les divers ingrédients dont la rencontre fortuite va bientôt causer la chute de Jérôme Flocon : une canicule et une clim infernales ; un commissaire-priseur en surpoids, son spleen, sa digestion pathétique ; un vieux moteur ford grillé sous le cagnard...

Soigneusement réuni par le Hasard – mais oui ! le dieu Hasard soi-même, en personne – tout est là, à point, pour accomplir l’effondrement, la désintégration, la réduction en poudre de la carrière d’un artiste brillantissime... Au jour déterminé : le quatrième de juillet. À l’heure dite... Consommation de sa perte. Le coup de pied au cul qui va précipiter son bel avenir tout rose sur la pente inéluctable de la lose.

Patience ! patience !... les éclaircissements ne vont pas tarder... –

2

Salle 4, le public se presse. Plus le moindre espace libre. Du beau monde transi qui se serre coude à coude dans les rangées ; même s’agglutine dans les allées sans trop rouspéter, en flageolant sur ses jambes.

Parce que le programme est enthousiasmant...

On perçoit le cliquetis mécanique de conversations que certains se forcent à tenir sans entrain, pour tromper l’attente. Comme des cristaux frêles qui se brisent, des mots, des locutions qui éclatent de-ci de-là, petites bulles électriques au-dessus des cervelles gelées...

Lorsqu’au fond de la salle, derrière le bureau réservé au commissaire-priseur, la masse exorbitante de Maître Maurice de Gousse emplit tout entier le cadre d’une porte à double battants, le silence se fait... Respect ancestral saluant l’apparition de l’officiant...

Statue monumentale de commandeur, celui-ci tente de rejoindre l’estrade du bureau ; ses pieds de plomb ne pouvant se décoller du sol, il progresse par glissades sur le parquet, centimètre après centimètre... À son entrée, les pinces de la clim se sont abattues et refermées sur lui comme sur les autres. Choc thermique... Il n’a pas tressailli ; instantanément il s’est figé, sans émotion, sans frémissement... Phénomène étrange... singulier... Ce n’est plus ici l’homme affolé qui, il y a un quart d’heure à peine, se détachait en plein désarroi de la terrasse de la brasserie... Peur cryogénisée... angoisse minéralisée... somnambulique, il se meut avec une lenteur extrême... appartenant désormais à une autre sphère... Absent déjà... Sa chair, sa graisse, ses os semblent participer encore aux jeux de ce monde, mais tout seuls à présent...

Il s’avance. Phénoménal.

Couvre longuement la courte distance qui le sépare de l’estrade.

Enfin les spectateurs ont la vision de son corps ample comme une colline engloutissant d’un coup, en une bouchée, le grand bureau de chêne, lequel paraît alors incrusté tout entier au creux de son abdomen immense.

Il est posé. Il en impose.

Image d’une divinité antique, masque fantastique, présidant aux Jugements.

Clochette tintinnabule : la séance est ouverte.

Irruption sautillante d’un appariteur. Vif comme un sylphe, il arbore à bout de bras l’œuvre d’art n°1, un tableau dans son cadre.

Il vire et volte et danse, passant et repassant entre le bureau et le premier rang des spectateurs. Ballet aérien de la toile au-dessus du petit homme qui se tortille en arabesques gracieuses, comme une fumerole.

D'une voix claire, il annonce l'ouverture de la *Vente Merteuil : Numéro 1, Rodrigo Caldara, « Catafer 106 »...*

Et *Catafer 106* valse sur sa tête... se tourne en tous sens pour séduire l'assistance médusée.

– Insert d'information à propos de Rodrigo Caldara :

L'artiste a conceptualisé son travail alors qu'il regardait par hasard un jité vespéral. Un reportage d'actualité montrait deux trains entrés en collision dans une campagne de France... L'œil de la caméra balayait les chapelets de wagons enchevêtrés, grimpés ici et là l'un par-dessus l'autre ou couchés sur les voies. Déclat !... Depuis lors, à longueur de toiles, Caldara décline des enfilades de rectangles qui se bousculent et se chevauchent en camaïeu de gris : les « Catafers », contraction transparente de « catastrophes ferroviaires ». Concept heureux puisque reconnu et avalisé par les investisseurs. –

Mise à prix du 106^e *Catafer*...

Les premières offres se croisent.

Promenade paresseuse d'abord ; non que l'on dédaigne une œuvre de Caldara, mais les méninges sont engourdies... Paresse climatique, on peine à lever un bras ; les voix sont feutrées ; l'ankylose des lèvres freine l'envol des chiffres. Quatre crieurs rôdent dans le public pour relayer les enchérisseurs timides ; somnolents eux aussi, on les perçoit à peine.

Le jeu s'élabore quand même par la grâce des habitudes, mais on s'escrime à fleuret moucheté. On tricote gentiment plutôt qu'on n'enchérit. Une bataille en dentelles, polie et de bon ton... *excusez si je déränge... après-vous... je n'en ferai rien...*

Peu à peu, les passions s'éveillent.

De-ci de-là, des convoitises bestiales commencent à éclairer les pupilles, à ranimer les carcasses ; des petites aiguilles d'émotion se fichent dans les poitrines et titillent.

Désirs perfides s'éveillent. Appétits s'excitent.

Enchérisseurs se prennent aux mots... s'échauffent... Sur quelques faces mâles et austères apparaissent des moues d'enfants capricieux, des acharnements mesquins à *emporter le morceau*. Il y en a qui s'exaltent comme des chats, jouant toutes griffes dehors et perdant le discernement au point de ne plus savoir si c'est un simple jeu ou bien question de vie et de mort.

Des envies de meurtres par strangulation se glissent à présent sous la partie de mains chaudes.

Et les offres ont grimpé... grimpé... enfin... jusqu'aux premiers vertiges.

Déjà les plus émotifs ont déclaré forfait... Au plus fort de la bataille, ils étaient une quinzaine. Ne sont plus que six... Plus que quatre... Trois...

Deux s'affrontent encore. Escaladant pied à pied. Montant l'un par-dessus l'autre. Se piétinant, chiffre sur chiffre.

Duel implacable : un petit jeune homme aux dents proéminentes, un vieux monsieur tout vibrant.

Celui-ci, l'ancien, est un enragé, un pète-sec ; des siècles d'avidité fébrile ont séché durement ses muscles, cœur compris, comme chair de pemmican. Un cuirassé... À son actif : cinquante années de négociations affairistes et d'assassinats sans remords, une panoplie innombrable de cadavres roulés dans la boue et de folles enchères sans états d'âme... Pourtant pas un spectateur qui ne pronostique déjà sa défaite toute proche... Parce qu'on ressent l'usure de l'âge. Quelque chose en lui a

fléchi, s'est émoussé. La haine inexorable, indispensable pour terrasser son adversaire, ne brûle plus avec assez de démenche...

Celui-là, petit jeune homme, avec son air de rien – sûr que tout nu en chaussettes doit pas peser bien lourd – cou de poulet maigrelet, acné tardive saupoudrée sur les joues et poitrine creuse... petit jeune homme est un tueur !... Il veut *Caldara*. Sa promotion sociale en dépend. *Catafer 106*... Il lui faut *Catafer 106*. Son commanditaire incognito a été péremptoire : à tout prix !... Œil gris vissé sur l'enjeu, petits poings serrés, méchants comme les cailloux d'une fronde, incisives qui poussent les lèvres vers l'avant, il est déterminé à écraser son ennemi coûte que coûte... Pas de place au doute. Il aura *Catafer 106*. Il aura *Caldara*. Il l'aura !...

IL L'A.

Le Mont de Gousse, impavide, a frappé de son marteau. Prodige de l'habitude... magistralement machinal... impeccablement régi par trente-huit années d'actes sacerdotaux. Parole a fusé par sa bouche entrouverte, directement comme une fuite de gaz ; une voix blanche d'automate.

A l'apogée de l'ivresse, au dernier degré du supportable... tension maximale... fil tendu près de craquer... tous les nerfs prêts à claquer...

ADJUGÉ-PAN !

Soupir unanime. Corps se relâchent. Poitrines se soulèvent à nouveau grâce aux respirations libérées. Paumes des mains claquent sèchement, crépitent.

Petit jeune homme, survolté, est parcouru de spasmes, les décharges de la joie. Vieux monsieur s'effondre au creux de son fauteuil, blêmit et devient transparent, comme avalé par le velours. Détresse du vaincu. Une fraction de seconde, l'ancien mâle dominant voit se profiler devant lui l'image de la mort embusquée...

Public applaudit longtemps.

Hommage ! Salut et chapeau bas ! Gloire à *Catafer 106* – sa valeur, son prix, sa nouvelle cote belle à pleurer !

À l'adresse de Monsieur Merteuil – celui-ci veillant dans l'ombre, loin de l'Hôtel des Ventes, quelque part sur la rive gauche de la Seine – des agents textotent le résultat de la première vente. Là-bas, au fond de son repaire feutré, satisfaction du collectionneur... En pensée, il congratule petit jeune homme qui a bien mérité sa commission. Huit autres *Caldara*, dont les prix viennent en quelques minutes de progresser de 440%, attendent en réserve l'ordre qui les jettera dès demain sur le marché...

Carrefour formé par la rue du Cherche-Midi et la rue du Four.

Warnings.

La contractuelle ne se reconnaît pas elle-même : d'habitude ses supérieurs et même ses collègues lui reprochent sa trop grande mansuétude, lui serinent qu'elle est trop molle. Aujourd'hui – à cause de la chaleur infernale qui éveille en son sein quelques démons inconnus, sans doute – elle se montre d'une humeur de dogue ; elle chercherait des crosses à tout ce qui bouge... Pourquoi s'acharner contre cet Américain jusqu'à jouer follement de le voir perdre pied et rougir comme une tomate ? Pas de raison particulière... Peut-être cet accent qui lui paraît agaçant au dernier degré...

L'autre, trempé de sueur, s'épuise à rabâcher que la voiture est tombée en panne au carrefour, qu'il a réussi à la pousser sur le côté pour dégager la chaussée, qu'il a contacté par téléphone sa compagnie d'assurance qui envoie une dépanneuse tout de suite... dans les trente minutes !... d'un moment à l'autre... qui devrait être là d'ailleurs... La femme bleue s'obstine à ne rien entendre. – *Si le véhicule n'est pas dégagé immédiatement*, répète-t-elle d'un ton sec, *j'alerte le service de la fourrière qui*

sera sur place dans cinq minutes... En son for intérieur, elle est enchantée de cette hargne toute neuve. Véritable révélation d'elle-même à elle-même. Sentiment de fierté !

Pour la vingt-cinquième fois, l'américain éponge son front à l'aide d'un mouchoir en papier. – *Cunt ! Cocksucking whore !* récite-t-il tout bas, plusieurs fois de suite comme une adjuration d'exorcisme.

Salle n°4, le silence religieux a repris son empire.

Retour de l'appariteur vibrionnant.

Avec des précautions tendres, il enlace, *Compenstutensations XIII*, le n°2 qu'il embarque dans la danse.

Annonce d'un ton claironnant de héraut : *Compenstutensations XIII, œuvre dichrome de Ienisseï Shöhler-Daall*. Brandit l'œuvre au-dessus de sa tête, l'expose sous toutes les coutures à la convoitise des regards...

L'artiste, ours asocial bien connu, a été invité, convoqué plutôt... on signale sa présence au siège central du septième rang. Mains crépitent derechef... Comme des encensoirs aimantés par son corps magnétique, mains se tendent en direction du jeune maître qu'on a réussi, fait à marquer d'une pierre blanche, à tirer hors de sa tanière. L'idole grimoule entre ses dents trois mots incompréhensibles tout en plantant son regard sur ses espadrilles. Tout bas, il prie le sol de s'ouvrir sous ses semelles, de l'ensevelir, le digérer dans une motte de glaise... Asticoté par ses voisins, lesquels sont agents à la solde de Merteuil, il lui faut se déplier à contrecœur... Le voici, Shöhler-Daall, géant squelettique, dressé au-dessus de l'assistance. Visage cramoyisé, il parvient à incliner imperceptiblement, dans le haut de sa nuque, deux vertèbres cervicales. *Clop ! clop !...* Salue une fois, deux fois... Et brusquement se replie comme soumis à la volonté impérieuse de ressorts cachés... se casse en angles aigus et lignes brisées jusqu'à se retrouver assis. Maussade. Plein de rancune.

Mise à prix.

Le jeu reprend. Même chose que précédemment... On a déjà conté... Plus rapide, en fait. Sans tergiversations. Tourbillonnant comme un feu de cheminée, l'enchère part et vrille et monte en torche. Culmine et rayonne.

ADJUGÉ-PAN !... Score époustouflant.

Sous une ovation, *Compenstutensations XIII* peut regagner sa loge en coulisse, tandis que ses voisins agacent le peintre victorieux pour l'obliger à dérouler encore son interminable ossature. Comme il rechigne, les autres sans pitié le pincent et le secouent. Pour la seconde fois, le supplicé s'exécute... remonte au pilori, la haine au ventre.

Entrée en lice de l'objet n°3.

Les mêmes rouages vont s'enclencher. Routine... Tout le monde a compris : petit appariteur bondissant... *hop ! hop !...* présentation de la toile tous azimuts, de-ci, de-là, devant...

N°3 : Jérôme Flocon, *Géraldine en cloque*.

Flocon !... La minute est chargée d'émotion. Public frissonne, puis retient son souffle. Chaud devant !...

Flocon... Monstre sacré salué par les anges de l'expertise... Faiseur de chefs-d'œuvre... Génie qu'on estampille les yeux fermés...

Flocon Jérôme. Respect !...

Un phénomène à sa manière. D'un certain point de vue, pour lui ou à cause de lui qu'on est venu là, bravant la mort en ce jour de fournaise.

Jérôme Flocon... Depuis une demi-décennie, étoile qui file droit au pinacle du succès, sans biaiser. Et à cette heure, en pôle-position au firmament des beaux-arts,

comète fascinante qui désespère les envieux. Flocon, coqueluche de la spéculation moderne... Flocon, promesse de pactole...

– Insert pour un aperçu de l'œuvre floconienne. Le critique d'art incontesté, J.-D. Payenzehler, lui ayant consacré un long article dans un récent numéro de la revue *International Contemporary Art*, il nous a paru judicieux de donner ci-après la traduction de quelques extraits :

« [...] Quels sont les sujets de prédilection de l'artiste (ceux qui, avouons-le, nous interpellent davantage) ? – Des femmes enceintes et des nouveaux-nés chimériques... »

« Sortilège érotique des premières dont la contemplation provoque d'ineffables secousses dans les profondeurs masculines... Énigmes insondables de la sexualité et de la fécondité. Habile conglomerat d'angoisses savantes et de désirs torturés. [...] »

« Quant à ses portraits d'enfants au berceau, ils nous plongent dans un état de consternation morbide : jeunes monstres informes, fantomatiques, bébés-aliens méchamment pondus en ce bas monde après qu'ils ont traversé quels limbes aventureux, quelles antichambres de la Peur ?... quelles terras incognitas ? – ô combien incognitas !... – Flocon n'est pas un simple peintre ; c'est un révélateur d'âmes, un prophète : les yeux de ses modèles, adultes ou nourrissons, sont des miroirs au fond desquels se dévoilent certains arrière-plans de la psyché qui font froid dans le dos ; on y devine des espaces infinis (rêves ou réalité ?) qui n'ont rien à envier aux univers les plus inquiétants imaginés par la science-fiction. »

« [...] Autre particularité qui nous apostrophe : tous les modèles, femmes ou enfants, sont installés au milieu de natures mortes composées de sextoys peints avec un réalisme si cru que le visiteur est souvent tenté de s'en saisir et les emporter. »

« [...] L'œuvre de Flocon est autobiographique, et ce n'est pas s'abandonner à une curiosité louche de presse people que de révéler cette singularité (le peintre n'est-il pas le premier à attirer, en toute franchise, l'attention sur ce point ?). Les femmes enceintes qui ont tour à tour posé pour lui étaient ses compagnes de la vie, les bébés dont il a fait ses modèles étaient ses derniers nés, les objets pornographiques du décor proviennent de la panoplie de ses instruments usuels... C'est un homme privé qui explore ses proches à nu et confesse ses propres hantises. Cette proximité contribue largement au trouble qui émeut et bouscule le spectateur le plus averti lorsqu'il se rencontre avec une de ces toiles livrées sans pudeur... » –

En ce quatrième jour de juillet, l'investisseur Merteuil expose à la vente une partie de sa collection d'art contemporain – une première manche en quelque sorte qui donne l'occasion à ses courtiers de jouer à la hausse – et plusieurs *Flocons* de belle facture sont inscrits au catalogue. Propulsion du prodige encore plus haut... Étape cruciale. Tous les amateurs qui auront joué de confiance la carte *Flocon* au cours de ces dernières années béniront Merteuil en appréciant la plus-value réalisée.

Dans la salle les combattants bandent leurs muscles pour un tournoi sans quartier ; ceux qui sont assis se campent et assurent leur posture sur le siège... D'aucuns qui se tiennent debout affermissent leur équilibre, jambes écartées, genoux légèrement ployés ; d'autres au contraire se haussent sur demi-pointe. Grâce aux stimuli des deux premiers rounds, les corps, endoloris de prime abord par la clim

assassine, ont recouvré toute leur vigueur ; une vraie passion belliqueuse électrise les nerfs aiguisés...

Vamos ! Dieu vomit les tièdes ! Que crèvent les débonnaires et les pusillanimes !...

Jérôme Flocon... *Géraldine en cloque*... Mise à prix : 450.000.

C'est parti. – 500 à gauche. – 550, ici, troisième rang... – Au centre ?... Au fond ?...

Ce fut à ce moment précis qu'un cri de stupeur souleva l'assistance. Émettant un son étrange qui faisait penser aux vibrations annonciatrices d'avalanche, la montagne de Gousse chavirait. Une voix aussi désincarnée que celle d'un computer s'échappa de la gorge du commissaire-priseur, prononçant un « *ADJUGÉ !* » mécanique ; son bras gros comme le tronc d'un chêne s'abattit, tenant le marteau dans son poing... lequel marteau fit retentir un *PAN !* sacramentel lorsqu'il rencontra accidentellement le plateau du bureau qui fut pulvérisé sous le choc.

On échangea des regards entre voisins... l'air stupide...

ADJUGÉ ?... PAN ?...

Avait-on réellement entendu ou bien était-on victime de quelque mirage sonore ?... Ou d'un acouphène au creux de la trompe d'Eustache ? Et pour les malentendants, d'une défaillance traîtresse du sonotone ?...

Non, non ! Chacun l'avait bel et bien reçu, perçu, reconnu : « *ADJUGÉ !* » articulé d'une voix synthétique, d'une voix d'outre-monde, confirmé aussitôt par le *PAN* solennel du marteau...

Géraldine en cloque cédé pour la somme ridicule de 550.000 dollars !...

Dans la poitrine des plus émotifs, le muscle cardiaque fit quelques bonds dangereux... voire même un bref arrêt, omettant une ou deux mailles dans le tricot des « diastoles-systoles »...

Un film en accéléré se déroula dans la cervelle des imaginatifs : ils virent défiler des collections mirifiques qui se fanaient d'un coup. Scène de cauchemar : un glacis grisâtre, épais comme un sirop, s'épandait sur des chefs-d'œuvre ; le vernis d'infamie de la cote à la baisse !... Et les visions s'enchaînaient en accéléré... comptes bancaires dans le rouge... bilans déficitaires... investissements ridiculisés... presse hilare... krach !... et enfin, par des fenêtres ouvertes, des sauts dans le vide... dans des chambres solitaires, des revolvers braqués sur tempe !...

Les premiers rangs des spectateurs poussèrent encore un hurlement, bousculant leurs sièges dans un élan pour s'enfuir. Avec un fracas épouvantable, l'incommensurable adjudicateur s'effondrait au-dessus d'eux. Il écrabouilla les planches du bureau restées encore debout comme si elles n'étaient que les parois d'une frêle boîte d'allumettes. Les fauteuils renversés se trouvèrent ensevelis sous son corps, ainsi que quelques spectateurs trop lents à déguerpir.

Mouvement de la foule en panique.

Les spectateurs se précipitèrent comme des rats effrayés pour évacuer la salle. Ils se pressèrent, s'écrasèrent dans les sas de sortie... Imprécations... pleurs... injures... Pieds broyés... chemises lacérées.

Dans une allée, cinq ou six esprits forts s'étaient arrêtés en petit groupe pour discuter ostensiblement d'affaires, affirmant ainsi leur flegme et leur mépris du tout-venant impressionnable ; ils furent pulvérisés, piétinés à mort sous la charge en trombe d'une horde hystérique. Des amis, des frères, des couples furent violemment déchirés et séparés ; par-dessus les cris de la foule en délire, on pouvait reconnaître les appels pathétiques de ces âmes éperdues.

Dans la rue, un taxi ralentit, s'arrête devant l'entrée de l'Hôtel des Ventes. L'Américain saute sur le trottoir, joues rubescentes et courte haleine ; il s'élance vers

les trois marches du seuil qu'il franchit d'un bond... En retard ! Trop en retard ! Une heure et plus... Cette vente qu'il ne devait manquer sous aucun prétexte... toute la première partie perdue... Le Flocon ?... Où en est-on des enchères du Flocon ?... Si au moins il pouvait arriver avant la fin de celles-ci !... Il traverse le hall... Le voici devant la salle 4 d'où une foule dégorge en torrent furieux. Impossible de fendre le flot... Refoulé, rejeté sur le côté par la puissance du courant... Quelques bribes de phrases... des interjections qu'il attrape par-ci par-là au milieu du tumulte : *Flocon... de Gousse... effondrement... chute... Flocon... commissaire-priseur... chute... Flocon...* Alors gagné par la fièvre générale, il crie de toute la force de ses poumons : *La vente Flocon... est-ce qu'elle est finie ?...* Quelqu'un passant au pas de charge répond sans ralentir : – *Oui oui ! Fini. Tout est fini. – Quels résultats ?... Flocon ? Combien Flocon ? – Rien du tout. Des clous. Foutu le Flocon. 550... Liquidé à 550000 !*

Coup de matraque sur l'occiput. Il est abasourdi.

Jour de cauchemar !... À bout de nerfs, facultés de réflexion et d'analyse enraillées, il lui faudrait se poser quelques minutes... que la vapeur brûlante tiédise sous sa calotte crânienne... au lieu de cela, il tire son téléphone hors d'une poche de son jean. De l'autre côté de l'Atlantique, le patron attend son appel... dans quelles transes, il n'ose l'imaginer... Lui annoncer la nouvelle... lui apprendre la catastrophe sans tarder puisqu'il voulait être informé en direct... sans faute... en simultanément...

Philadelphie, 9 heures 40 du matin. L'homme regarde sans réagir le téléphone qui couine sur la table basse devant lui. Un bref contrôle du comportement de sa main droite... satisfait de constater qu'elle ne bronche pas, il saisit l'appareil et caresse du pouce la touche verte de connexion. Une voix dans son oreille : – *Hello, George ?... Hello ?...*

Quelques mots ont suffi... pas besoin de longs discours. L'homme n'a fait aucun commentaire... juste remercié, puis posé le pouce sur la touche rouge de déconnexion.

Quatorze minutes plus tard, il se tira dans la bouche une cartouche 33 Magnum avec le fusil dont il usait d'habitude pour la chasse aux canards.

Dans le hall de l'Hôtel des Ventes, les téléphones dégainés tressautent dans les pognes agitées de spasmes... Appeler !... Prévenir afin de tenter in extremis le sauvetage de quelques meubles... ou débris de meubles... On ne réfléchit pas... pas plus que ne l'a fait l'Américain... Pas la capacité... Trop de fièvre. Trop d'émotions...

Portables appellent postes fixes. Portables appellent cellulars. Portables font sonner au loin d'autres membres affiliés à l'universelle confrérie de la téléphonie mobile.

À New-York où le soleil de 10 heures se réfracte en millions d'éclats contre les façades des buildings vitrés, des cellulars pépient gaiement dans des poches-révolvers ; des galeristes neutralisent le système d'alarme et déverrouillent leur porte en verre, tandis que des jingles chantent du fond de leur attaché-case couché sur le bureau... *Flocon, le krach !...* Voilà donc ce qu'annonçait le signal tintinnabulant du petit appareil... cri sinistre d'outre-tombe... *Flocon collapsed !...* Sur la côte ouest, à San Francisco, entre les craquements des toasts beurrés, par-dessus les sifflements des théières matinales, brisant des breakfasts alanguis, des cellulars braillent : *Alarm ! Alarm ! Flocon crumbled...* Et de l'autre côté du globe, dans les nuits profondes de l'Orient, portables appellent encore cellulars. Cueillant sur le seuil de l'endormissement à Singapour et à Perth, fracturant les rêves du sommeil paradoxal à Tokyo ou Auckland, sonneries suintent de sous l'oreiller écrasé, d'entre les draps

confits, gémissant : *Alarm ! Sleep no more ! Flocon is dead ! Sleep no more ! Market has murdered sleep*¹...

Tout autour de la Terre, réseau de connivence... un filet tissé de confusion et d'angoisse se tend.

Et des spéculateurs valeureux manquent s'étrangler avec leur boisson chaude du matin... de paisibles agioteurs sont tirés hors d'un sommeil réparateur pour sombrer dans la réalité du cauchemar... Aucun ne connaît encore le geste fatal de leur frère George S., pourtant le froid de la mort glisse sur le front de chacun, lugubre comme un fil d'acier... Ô qui dira l'extrême fragilité de nerfs de celui qui spéculé ?... Qui saura décrire ces navigations quotidiennes entre écueils et maelströms... cette vie de transes... d'effrois... ces périls régis par les sautes d'humeur des marchés, par les tocades des conjonctures plus pernicieuses et impondérables qu'une mer démontée ?...

À Paris, devant l'Hôtel des Ventes.

Des fourgons blancs, des camions rouges, des voitures noires forment barrage en travers de la rue. Sirènes hurlantes ; gyrophares bleus, jaunes, orange...

Une meute composée de pompiers, médecins et brancardiers, officiers de police, a investi la salle 4. On s'affaire pour tenter de dégager les victimes ensevelies sous le défunt. Peut-on encore secourir quelques survivants ?... Par principe, on prône l'optimisme, toutefois la raison a du mal à l'admettre...

Des tentatives de soulèvement ou de déplacement de la masse monumentale se sont avérées irréalistes. Ultime recours : le débitage par tronçonneuses... Plusieurs pompiers, des jeunes gaillards, s'activent autour du monstre mort, découpant morceau après morceau, dans le rugissement furieux des engins. Une à une, les pièces détachées sont évacuées jusqu'au trottoir, enfournées à l'arrière de fourgons qui les emportent vers l'institut médico-légal ; les véhicules qui démarrent sont aussitôt remplacés par d'autres... cette ronde crée un spectacle impromptu... un ballet mugissant qui durera jusque tard le soir... sans répit... jusqu'à l'évacuation du dernier morceau de Maurice de Gousse et de la dernière dépouille de spectateur dégagé... Au fil des heures, l'équipe des secours aura retrouvé, entre les débris des sièges, une quinzaine de corps aplatis ; deux seulement seront diagnostiqués encore viables quoique dans un état critique et acheminés jusqu'à l'hôpital Lariboisière.

La nuit a fini par tomber.

¹ Shakespeare, Macbeth acte II scène 2

MACBETH – Methought I heard a voice cry « Sleep no more ! / Macbeth does murder sleep », the innocent sleep, / Sleep that knits up the ravell'd sleeve of care, / The death of each day's life, sore labour's bath, / Balm of hurt minds, great nature's second course, / Chief nourisher in life's feast, –

LADY MACBETH – What do you mean?

MACBETH – Still it cried « Sleep no more! » to all the house : / « Glamis hath murder'd sleep, and therefore Cawdor / Shall sleep no more ; Macbeth shall sleep no more. »

Traduction François Guizot, 1864 :

MACBETH – Il m'a semblé entendre une voix crier : « Ne dormez plus ! Macbeth assassine le sommeil, l'innocent sommeil, le sommeil qui débrouille l'écheveau confus de nos soucis ; le sommeil, mort de la vie de chaque jour, bain accordé à l'âpre travail, baume des âmes blessées, loi tutélaire de la nature, l'aliment principal du tutélaire festin de la vie. »

LADY MACBETH – Que voulez-vous dire ?

MACBETH – Elle criait encore à toute la maison : « Ne dormez plus. Glamis a assassiné le sommeil ; c'est pourquoi Cawdor ne dormira plus, Macbeth ne dormira plus ! »

Tout le jour, le disque solaire avait tourné sur le bleu du ciel comme un astre désorbité.

Il avait hurlé sans faiblir jusqu'au crépuscule.

3

La vente Merteuil fut invalidée par la C.V.V. (*Commission des Ventes Volontaires*) et le collectionneur dépité récupéra tous ses tableaux qu'il remisa dans l'attente d'une prochaine partie plus propice.

Au soir du jour terrible – *dies illa* – les journaux rapportèrent que *le financier George S. Suiter s'était donné la mort au dernier étage du Suiter Palace, fier building qui domine le quartier des affaires de Philadelphie. Depuis quelques jours, le microcosme financier murmurait que l'homme d'affaires était au bord de la banqueroute, sans soupçonner encore à quel point proche du bord... Il semble que l'ultime espoir de George S. pour retarder sa chute en étanchant les plus hémorragiques de ses dettes avait été la vente de sa collection d'œuvres d'art : au cours des dernières années il avait misé un maximum de fonds sur les étonnantes performances du peintre Jérôme Flocon... C'est après avoir appris l'inexplicable effondrement de cet artiste que le désespéré avait conçu cette conclusion tragique à sa formidable carrière...*

Mort et effondrement cataclysmique d'un commissaire-priseur... suicide tragique d'un milliardaire, prince de Wall Street... Dans le monde de l'art et les cercles d'amateurs, le *Flocon* commença à faire peur...

Flocon... le nom devenait synonyme de *krach*, de *loser*... pire encore : de *génie fatal aux investisseurs*. Son front paraissait désormais marqué par cette épithète d'infamie : *porte-poisse*...

Fin juillet... À Francfort-sur-le-Main, un industriel voit en l'espace de quelques heures les trésors de sa collection personnelle réduits à néant par un incendie dont l'origine demeurera à jamais inexplicquée (en fait, un court-circuit électrique dans les systèmes de sécurité). Parmi les nombreuses signatures qui figuraient au catalogue, on repère celle de Jérôme Flocon... cette coïncidence est soulignée à gros traits par des chroniqueurs spécialisés...

Mi-août... En prélude à une crise planétaire, on assiste à l'effondrement de la banque d'affaires *H.V.F.* dont les fonds sont rongés par une prolifération de *subprimes*. Une enquête de presse note au passage, dans le bureau du directeur général, juste au-dessus du fauteuil présidentiel, la présence au mur d'un Flocon de grande dimension... l'objet était pendu là depuis six mois, dit-on...

Septembre... Une aventure rapportée par le magazine *Point de Vue* : une aristocrate, gênée financièrement à cause de son goût invétéré pour les jeux sur tapis vert, tente de déposer en douce sa corbeille de fiançailles aux guichets du Crédit municipal. Le directeur du Mont-de-piété considère œuvres d'art et bijoux constituant le riche cadeau de la promise et accepte de prêter sur gage de l'ensemble des objets, à l'exception d'un tableau signé Jérôme Flocon qu'il rejette catégoriquement ; tout au plus consent-il cent euros sur la valeur du cadre qui est, en effet, de belle facture. De rage, la joueuse humiliée crève la toile et la promesse de son mariage princier s'en trouve rompue.

Il ne se trouva plus personne parmi tous ceux qui, au temps de sa splendeur, se disputaient les œuvres du peintre qui ne cherchât à s'en débarrasser en catimini...

Brossées par le mauvais œil... tout espoir de les revendre se révélait absolument chimérique, même cédées pour un montant symbolique... Offertes en cadeaux, elles étaient vigoureusement rejetées par les récipiendaires offusqués... L'ultime recours des possesseurs était la destruction pure et simple... la crémation... l'abandon quelquefois...

Sur les trottoirs des beaux quartiers, on croisa des toiles du peintre, lacérées et furtivement oubliées contre un mur...

Fin septembre... Baru Ikeda, maître de l'industrie d'armement nipponne, décéda au terme d'une longue maladie. Cet amateur fou de peinture occidentale avait amassé une collection de tableaux où figuraient plusieurs *Van Gogh* et des *Pissaro*, des *Cézanne*, *Bonnard*, *Derain*, et cætera. ... *Braque*, *Rothko*, *Kandinsky*, *Pollock*, *Basquiat*, *Dubuffet*, et cætera. ... et 3 *Flocon*. Par testament, il fit savoir au monde que, même en cas de mort corporelle, il refusait la séparation d'avec ses immortels chefs-d'œuvre... il exigeait qu'on emballât sa dépouille nue avec l'ensemble des toiles, puis qu'on incinérât tout le paquet. Ses dernières volontés furent scrupuleusement respectées et 284 œuvres d'art inestimables furent réduites à un tas de cendres mêlées à celles du défunt. Seuls les 3 *Flocon* restèrent sur le carreau... quelques jours avant son dernier soupir, le moribond avait dicté un codicille où il était ordonné qu'on retirât l'artiste maudit de la liste des élus.

Pour Flocon, l'exclusion de l'autodafé représenta une sorte de coup de grâce.

Il était lié avec l'une des galeries parisiennes les plus en vue qui, sous la condition d'exclusivité, lui assurait une rente mensuelle. Le contrat arrivant à son terme, on l'avisait que, compte tenu de la conjoncture, il ne serait pas envisagé de reconduction pour le moment... – *C'est une mauvaise passe à traverser...* ajouta le marchand d'art, sincèrement navré et compatissant... *Ne t'inquiète pas, ce vent de folie finira par retomber... tôt ou tard... Alors tu seras encore reçu à bras ouverts chez nous... Tu es un artiste authentique... un grand artiste... vraiment... Sûr que le monde va te rendre de nouveau justice... dès que les esprits seront redevenus raisonnables...*

Flocon tourna les talons sans répondre. En sortant, il claqua si violemment la porte en verre qu'elle se pulvérisa et se répandit en milliers de petits morceaux cubiques sur le marbre du sol.

Sa situation financière sombrait dans le rouge.

Par son talent et son succès, beaucoup d'argent lui était passé entre les mains ; il en avait dépensé bien davantage... Tous ces marmots, qu'il avait contribué à mettre au monde année après année et dont il avait fait ses modèles tant qu'ils étaient nourrissons, faisaient autant de pensions alimentaires à payer chaque mois... Vingt-sept rejetons qui le ruinaient.

Des huissiers vidèrent son atelier et son appartement des meubles et objets qui les garnissaient et, pressé par les banques, il vendit les murs à la hâte, bien en-dessous de leur valeur ; il ne retira pas de l'opération suffisamment de liquidités pour couvrir l'intégralité de ses dettes.

Son histoire extraordinaire s'était répandue bien au-delà du cercle restreint des amateurs d'art pour faire les choux gras de la presse populaire que l'insolite de l'affaire avait enchantée. Le nom du peintre et sa malédiction étaient maintenant célèbres sur tout le territoire... En conséquence, il se trouva dans l'incapacité de dénicher quelque endroit où se réfugier... pas un lieu, si petit, si insalubre fût-il, qu'il pût encore louer... les bailleurs lui claquaient la porte au nez, persuadés que, s'il franchissait le seuil, le logis serait aussitôt la proie des flammes, ou écrasé par la chute d'un avion, ou désintégré sous n'importe quelle catastrophe imaginée par le Ciel...

Il était à la rue.

Il songea à en finir, indécis toutefois sur le choix du moyen... pendaison ?... saut dans la Seine... amanite phalloïde ?...

Dans les contes traditionnels, le héros parvenu à ce stade abyssal de la défaite, s'il ne peut pas encore se décider à franchir le cap du suicide, se met à envisager de vendre son âme au diable...

Elle portait alors le nom de Margaret Knockefisch... femme grande, aux traits marqués par la cinquantaine sans retouches ni fards, le cheveu terne... vêtue d'un éternel tailleur strict, hors-mode... constamment nimbée par un nuage de fumée bleuâtre émanant des cigarettes qu'elle allumait les unes aux autres sans devoir recourir à un briquet de toute la journée.

Rue Jacob, elle dirigeait une galerie où la présentation de quelques toiles authentiques lui permettait d'expliquer et blanchir une fortune générée en réalité par d'autres activités bien lucratives mais pas trop avouables.

Pour le développement de son commerce opaque, elle était à la recherche d'artistes habiles, de la trempe de Jérôme Flocon qu'elle pistait de loin depuis longtemps... depuis qu'elle l'avait débusqué par hasard, jeune étudiant aux Beaux-Arts... Dès ce temps-là déjà, il faisait preuve d'une habileté de technicien sans pareille... une intuition merveilleuse pour pénétrer et restituer les œuvres des autres peintres qu'il s'amusa à pasticher pour le plaisir. Flocon était l'instrument sur lequel Margaret Knockefisch voulait mettre le grappin et elle avait attendu son heure...

L'heure était venue.

Ils se rencontrèrent par hasard quai Voltaire, au bord de la Seine.

Il était à point... elle n'eut pas besoin de longues phrases pour le convaincre et il lui emboîta le pas lorsqu'elle retourna rue Jacob.

Elle l'installa dans un atelier d'arrière-cour qu'elle louait sous un nom d'emprunt, elle mit aussi à sa disposition tout le matériel nécessaire. Il n'avait qu'à peindre, elle se chargeait du reste ; grâce à son entregent et ses accointances dans le milieu professionnel des arts, elle faisait son affaire des certificats d'authenticité et autres formalités...

Bientôt, des œuvres produites par Flocon inondèrent à nouveau le marché, sans que sa signature néanmoins apparût une seule fois. Au bas des tableaux, on lisait des noms divers... *Chagall... Bacon... Derain... Vlaminck... Matisse... Soulages... de Staël... Modigliani... Braque... Picasso... Soutine...* et cætera.

Mais à partir de là, c'est une autre histoire...